

LA TRAITE DES ANGES

*Bouffonnerie satirique
à blasphèmes*

La Traite des anges a été représentée (en 2000 également), à la suite des Retranchés et de Nécropolis, au Théâtre du Lavoir Parisien, dans la distribution suivante :

DIEU : Jean Gillibert

L'ANGE GABRIEL : Marc Séphiha

WALKÜRE D'AVILA : Nathalie Eno

MONA LISA DE LISIEUX : Antoinette Surun

RÉFÉRENCE : Claudine Baschet

MADemoiselle DE CUSTINE : Cynthia Gava

ALFREDO TRAVELLING : Stéphane Valensi

INTRODUCTION À VENIR

LE LIEU

Un lieu nul avec couloirs ou entrées latérales rayonnant autour d'une place centrale. L'endroit doit avoir quelque chose de mystérieux, de magique, évoquant certaines toiles de Chirico. Un siège au centre.

Éclairage à « blanc » : cet endroit est une fournaise.

Entre un vieil homme (c'est Dieu) : aveugle aux yeux chassieux, en smoking fripé, râpé. Il tient à la main une tête de femme japonaise momifiée ceint de bandelettes où se sont caillés le sang séché et la lymphe (on aperçoit des plaies rouges ouvertes jusqu'à l'os) : c'est la tête d'une exterminée d'Hiroshima.

Le vieux est conduit par un très beau jeune homme au masque figé, très wildien, très saint Jean aussi, aux gestes d'automate : c'est l'archange Gabriel, qui a été irradié par la bombe atomique – il a perdu ses ailes.

Les autres personnages sont vêtus – même l'ange Gabriel – de costumes très transposés, irréels. Les religieuses doivent évoquer des Carmélites. Les putains et le « travelo » bafouent tous les clichés représentatifs de la prostitution habituelle. Ce sont des personnages fantastiques. On doit voir sur les costumes des prostituées et du prostitué, dessinées et taillées, de grandes bouches peintes.

LES PERSONNAGES

DIEU : Le vieux, la vieille horreur blanchie, le vieil honneur blanchi.

L'ARCHANGE GABRIEL : L'Ange blanc, un automate.

WALKÜRE D'AVILA : Première carmélite. On la nomme « Avila ».

MONA LISA DE LISIEUX : Deuxième carmélite. On la nomme « Mona ».

MADAME DES CENTS REFLETS : Vieille putain. On la nomme « Référence ».

MADemoiselle DE CUSTINE : Deuxième putain – moins vieille. On la nomme « Blanca la Blanche ».

ALFREDO TRAVELLING : Le travelo – homme âgé.

Tous les personnages sont munis d'un instrument à vent, dont ils jouent quelques notes, ou quelques thèmes : cuivres (cor, saxophone, clairon, trompette, trombone à pistons, trombone à coulisse), et bois (clarinette, basson, etc.).

Dieu et l'ange automate s'avancent à petits pas.

DIEU (parlant à la momie) : – Little girl, je t'ai embaumée après t'avoir dérobée aux champs d'Hiroshima... Victime farouche – oui, sommeil et mort –, naufrage à blanc où plus rien de ce qu'on appelle nature ne peut revivre, face atroce d'extermination...

L'AUTOMATE : – ... des « brouilles » de son tour de cou...

DIEU : – Tais-toi... Diviser pour régner, ce fut leur grand cri monstrueux. Ils ont tellement divisé que l'atome s'est fendu à son tour... et que moi, depuis, je ne règne plus. J'ai perdu la puissance et la gloire... (A l'ange automate :) Il y eut plus fort que toi dans l'extermination, Ange exterminateur !

Balbutieur automate... tu as été l'archange Gabriel ! Tu t'es brûlé les ailes au feu de l'atome ! Poor little boy ! N'oublie pas ton cuivre ! Où sommes-nous donc ? Dans la rue ? Dieu est à la rue ! C'est elle, la little girl, qui m'a conduit ici. Il fait chaud... La charité, s'il vous plaît ! Pour le Bon Dieu ! Personne ! Très chaud !... Si encore j'avais tes ailes pour me donner de la fraîcheur ! Tu as battu des ailes pour la dernière fois à Hiroshima : elles ont grillé là-bas ! Je sens bien, le soir quand je m'allonge contre toi pour dormir, les moignons ignés de tes ailes irradiées. Ah, j'entends quelqu'un ! Tends ta sébile, mon Ange ! La charité, s'il vous plaît, pour Dieu qui s'est perdu !... Personne. Amen !

L'AUTOMATE : – ... volais de bleu... volais dans le bleu... du ciel bleu, éternel... perdu mes ailes... irradiées dans la forge d'Atome... puis, désastre d'Icare... implanté, la tête en bas... au lieu nul où nous sommes... la grande fournaise... ne souris plus... âme brûlée vive... mécanique... mécanique... (A voix sourde :) Vieux chenapan, tu expies... tu ne peux, toi, retourner à l'argile... l'heureuse mère... là où, de la glaise froide, tu faisais naître l'homme... C'est ta dernière croisade... (Parlant de la momie :) Méfie-toi

d'Elle... l'exterminée va se venger... sa bouche saigne encore... Tue-la ! Oui, tue-la ! – elle n'est qu'exterminée –... pour qu'elle ne souffre plus du tout !

(Le vieux s'exécute, secoue la tête de la momie.)

Regarde-la ! Juste une goutte de sang, la dernière, qui dit que tu n'es plus Dieu ! *(Un temps.)* Eh bien, tue-toi aussi, exorable interminable. Tu nous a trahis, nous tes Anges... tu nous a aussi abandonnés, comme tu as abandonné ton fils... tu vois bien que nous n'entre rons plus maintenant dans la grande salle des morts... les barques sont pleines de cendres... A table, les convives ont tourné les yeux vers toi et t'ont crié : « Espoir n'est plus ! » *(Un temps.)* Tu n'es plus... l'Autre – le temps – s'est détourné de toi, à l'heure fatale, d'heure en heure... hissé au sommet du champignon fuligineux de l'atome... très haut, plus haut que le ciel, comme un nouveau Dieu... Nous en avons été soulevés et projetés. Nos ailes et les étoiles se sont abrasées comme la mèche des chandelles qu'on mouche... Cachés sous les vieux saules, nous regardions le ciel : il y avait un ciel... il n'y a plus de ciel...

DIEU (s'asseyant et rêvant) : Wonderful ! Alas ! Alas ! T'is Hamlet.

L'AUTOMATE : – L'électrique poignard du monde !

DIEU : – Wonderful ! Don't remember, vieux Lear !

L'AUTOMATE (se saisissant de la tête de la momie, une dernière fois, et la jetant au loin) : – Je l'ai jetée. Sa tête est blindée maintenant. Les raisins dorés que furent ses yeux ont éclaté à leur tour.

DIEU : – It's terrible !... Prince de bois, sommes-nous plus bas que la mort ?

Un temps. Puis quelques harmonies aux cuivres. On entend alors, se mêlant à leurs sons, des bruits d'essoufflement, des râles de géhenne, doublés de sonorités aiguës. On voit alors arriver, à quatre pattes et à croupetons, deux religieuses carmélites, qui de temps à autres dressent leurs têtes vers le ciel et tentent de rejoindre le couple Dieu-Ange.

AVILA : – Avance, Mona Lisa de Lisieux... il est ressuscité, tu crois ?

MONA : – Non, Avila, puissante Walküre... on aurait entendu la trompette...

L'automate ricane.

LES DEUX RELIGIEUSES : – Où est-il ?... où est-il ?... Sonne, ma sœur ! ma sœur, sonne ! Que ton cœur sonne !

AVILA : – Les trois Marie, au tombeau, ne croyaient pas qu'il était ressuscité !

TOUTES DEUX : – Rabbi ! Rabbi ! *(Elles s'époumonent, s'irritent, se violentent, se battent, emportées par la panique.)* Où sommes-nous ?

AVILA : – La rue ! Dans la rue, Mona Lisa de Lisieux ! Dans la rue !

MONA : – La mère supérieure nous l'avait bien dit de ne pas aller dans la rue... « Dans la rue, il y a des mains d'ombre qui vous agrippent... des cervelles écrasées sur les poignées des portes... des masques de Satan aux soupiraux des caves... »

AVILA (rêvant) : – Ah, que je voudrais regarder passer par les soupiraux les

jambes des passants dans la rue, leurs souliers... la semelle de leurs souliers... où se collent les effigies de ces grands humiliés que sont nos parents... nous marchons sur leur corps et la crotte des chiens se reconnaît à l'odeur de la sainte image de nos père et mère...

MONA : – Je sens des mains aussi, des mains qui me passent autour et me saisissent aux poignets... en passant... (*Un temps.*) Où veulent-elles nous entraîner ?... On a sauté le mur du Carmel – c'était haut pourtant, aussi haut que nos prières...

AVILA : – Dans la rue, ma sœur chérie ! La rue où l'on passe... où n'existe que ce qui passe... Peut-être n'existe-t-il dans la rue... que ce qui ne passe pas dans ce qui passe ? Dieu ? (*S'échauffant :*) Y a-t-il des squelettes aux carrefours ?

MONA : – Ils y vont les squelettes, aux carrefours, je les vois, je les sens ! Et ils se saluent, se plaisent, s'embrassent et s'endorment après l'amour. (*Elles s'embrassent.*) Ô sœur de la gloire de la mémoire perdue !

AVILA : – Ô sœur du tremble de la tendre folie !

DIEU (tapi, assis) : – C'étaient mes filleules ! Elles m'adoraient. Une adoration perpétuelle ! Comme elles ont bien fait de sauter le mur du Carmel !...

Les religieuses reprennent leur dialogue.

AVILA : – C'était à un bal de charité que j'avais décidé de faire mes adieux au monde. « Il » m'a fait danser ma dernière valse. J'avais mis un camélia rouge dans mes cheveux, près de ma nuque. J'étais superbe... indifférente... splendide comme le sang frais qui fleurit l'autel à la messe.

MONA : – Moi, aussi, il est venu vers moi... depuis, les dessous noirs que j'avais mis le soir de mes adieux ne me quittent plus. Regarde ! (*Elle soulève un peu sa robe et se ravise.*) Oh, mes nuits... où je me perds !

AVILA : – Vais-je le revoir ?

MONA : – Je ne vois encore que ténèbres et que suie de l'âme !

AVILA : – Fouillons tous les coins de la rue. Viens ! (*Elles furètent et tournent autour de Dieu et de l'automate sans les voir.*) Sonnons ! Il va nous reconnaître ! (*Elles sonnent avec solennité.*)

MONA : – Confédération des Anges, nous vous appelons au secours. Franchissez l'épaisseur de l'épouvante. Faites-moi voir mon bien-aimé ! (*Elle sonne encore.*)

AVILA (s'arrêtant) : – C'est un réfractaire ! Il ne répond pas !

MONA (sur le qui vive) : – Où es-tu ma sœur ?

AVILA (s'égarant, prenant son propre bras) : – Je le tiens !

MONA : – Non, c'est ton bras ! La bougie ! Prends ta bougie ! Non, l'encensoir !... près du tabernacle... ou bien prends ta lampe de poche ! Ça y est, je le tiens !

AVILA : – Moi aussi ! (*Elles palpent le vieux et l'ange automate sans reconnaître leurs corps.*) Furète, ma souris !

MONA : – Ô deux têtes ! Le fils à la droite du père et là (*désignant une place vide :*) ... l'Esprit saint.

AVILA : – C'est lui en trois ! Godot est arrivé ! Mon bien-aimé ! Va téléphoner à la mère supérieure que notre joie est profonde et terrible !

MONA : – Mon bien-aimé ! Je ne le vois pas bien encore. Je ne vois pas non plus le troisième, mais je sens, je le sens... (*Palpant le vide* :) Le Saint-Esprit. Filioque procedit (*tapant sur chaque tête* :) ... et du père... et du fils... Et là... dans le vide, ça râpe comme de la pierre ponce ! (*On entend, comme venant de loin, l'automate crier* :) Pilate !

AVILA (*en réponse*) : – Ô exorable interminable !

MONA (*découvrant les cheveux de Dieu*) : – Des cendres plein les cheveux. Non, des nuages ! La tête dans les nuages !

AVILA : – Tâte les mains du petit ! (*Mona tâte les mains de l'automate.*)

MONA : – Il a des mains de plomb glacé !

AVILA : – Changeons le plomb en or par nos baisers ! (*Elles baisent les mains de l'ange automate.*)

MONA : – Portes publiques de la résurrection qui donnez sur le monde, ouvrez-vous !

AVILA : – ... Quelque chose après la fin du monde !

MONA : – Vieille Terre, tu vas vibrer comme un poteau !

AVILA : – Nos sœurs du Carmel doivent nous chercher. Elles ont dû lancer la police à nos trousses !...

Sur ce mot entre une vieille putain, « Référence » ; elle s'annonce en jouant de la trompe puis égrène des graines fictives pour les oiseaux... c'est sa façon d'appâter le client.

RÉFÉRENCE : – Je suis suivie par Blanca la Blanche... hé, Mademoiselle de Custine. (*En effet, Blanca la suit, tenant elle aussi un « cuivre » qu'elle porte à la bouche.*) Petits !... Petits !... mes chéris !... mes chéris !... Ptt ! Ptt ! Tu viens, chéri ! Ptt ! Ptt ! Ptt ! (*Brusque* :) Qui a dit « troussés » ? (*Elle découvre les religieuses qu'elle prend pour des putes déguisées.*) Vous ? Troussiez-vous donc, putes de guignol. Quelle mascarade ! Ah, vous débutez dans le métier, Bondieuses !... et vous pensez les aguicher mieux que nous avec votre liturgie orientale ! (*Elle soulève les jupes de Mona et découvre ses dessous.*) Quel carnaval ! Reculez-vous ! Mademoiselle de Custine, venez voir la Samaritaine !

L'AUTOMATE (*coupant l'invective et soulevant la tête de la momie qu'il a récupérée*) : – Un trousseau pour son tour de cou !

BLANCA : – Qui c'est lui ? Qu'il est mignon ! Tu viens, chéri ?

RÉFÉRENCE : – Oui, oui, pas mal, mais lui, le vieux, qu'il est beau ! Le vieux qu'on dirait mon père !

BLANCA : – J'ai peur, Madame des Cents Reflets !

RÉFÉRENCE : – Mon lumignon ! Tu viens, chéri ? Esprit de la grotte membrée, est-ce lui que nous attendons ?... C'est peut-être un vieux voleur qui fait la manche ?... Chassieux, ses yeux, mais pas aveugles ! (*Elle désigne l'automate* :) Et lui, son ancien giton... son appeau maintenant... son berlingot !

(*Aux deux* :) Ah, mes renégats, mes tatous, mes chatières, mes indispositions... vous en profitez de la rue, vous la prenez toute pour vous... et vous

vous êtes assis, Monsieur, en majesté... et lui, il racole comme on chine... et je te la remonte et je te la redescends... Vous la ravagez la rue... plus rien ne pousse derrière vous... et nous, nous n'avons plus rien à glaner.

(Un temps ; puis, jaugeant le vieux :) Non, il n'est pas celui que nous attendons, le benoît suprême, la rigide phalange, le haut dressoir, les castagnettes de pendu... le périnée de la terre... le cœur « accro »...

BLANCA : – Méfie-toi. N'approche pas, ils sont contagieux ! (Aux religieuses :) Hein, vous l'adorez comme des païennes... vous serez contaminées !

AVILA (très Jeanne d'Arc) : – En garde ! A la charge ! Walküre de la miséricorde, je suis pour les hommes... Mais pour les femmes... j'occis !... Je vous pourfends, pauvresses... dans vos culs à panier... vous avez laissé tomber les chairs comme les têtes à l'échafaud et vous les avez laissés pourrir !

L'automate sonne de la trompette.

MONA : – J'entends la trompette ! (Elle se trousse totalement, mettant sa robe sur sa tête.) A l'assaut !

Les deux religieuses ordonnent aux putains de se baisser et jouent sur elles à saute-mouton. Musique.

RÉFÉRENCE : – Mes pourpres ! mes pourpres ! (Elle se relève, se baisse.) Vous voilà éreintées, mes jupes !

Le jeu cesse. Avila essaie de racoler le vieux.

AVILA : – Le voilà ! Le voilà ! Alleluiah !

RÉFÉRENCE : – Encore une façon de dire ! « Tu viens, chéri » !

BLANCA : – Tu crois que les morts se lèvent comme mes jupes ?

AVILA (fonçant sur les putains) : – Tant d'hommes, tant de sexe, tant de pompe et... tant de désert !

RÉFÉRENCE (relevant la tête d'un air de défi) : – Même si je te dis que celui que nous attendons et qu'on nous a promis n'en a pas ?...

BLANCA : – Même si je te dis que pour avoir le droit de connaître celui qui n'en a pas, il fallait connaître ceux qui en ont ?...

AVILA (lugubre et dégoûtée) : – ... les corps violets et caverneux qui éclatent comme des coqs !...

MONA : – Paix, mes sœurs, toutes mes sœurs !... Regardez : le vieux est devenu un vieillard, comme le père !...

Entre alors le sublime travelo, plus fantastique encore que tous les autres : perruqué et peint. Il joue du trombone à coulisse. Il avance et il recule.

ALFREDO TRAVELLING (mimant un travelling arrière de caméra et arrivant sur scène en tournant le dos au public) : – Regardez, petites filles, mon travelling arrière ! Sublime !

(Il déclame :)

Dans la plaine des passiflores
Gît la pute des mandragores.
Le ver blanc, lombric lubrique,
Entre dans les trous du corps...
Ô sérail du visage des Passes !

(Il s'adresse aux religieuses :)

Petites filles, je peux comprendre et partager vos angoisses ! *(Un temps.)* Travelling avant ! Toute ! *(Il se retourne.)* Et hop, travelling arrière comme hier, comme demain ! *(Il bute contre le vieux.)* Oh, celui-ci, je ne m'y attendais pas !... Tu viens, chéri ? *(Un temps – trombone à coulisse.)* Tu viens, chéri ?

N'obtenant pas de réponse, il se met à chanter « Milord », imitant Édith Piaf (avec des variantes de sa façon). Puis, se parlant à lui-même :

Un si vieux, si vicieux !... Va vers ta retraite et sèche ta douleur !... Si vieux... si vicieux !...

(Tout à coup, dans un violent sanglot :)

Nique ta mère !... Je suis un squelette qui viole les portes ! *(Toujours ricanant et pleurant :)* Tu viens, chéri ?... Nique ta mère !

RÉFÉRENCE : – Oh, parler ainsi à un vieillard !... Le vieil honneur blanchi ! Comment peux-tu blasphémer ainsi, Alfredo ? Tu ne nous le voleras pas celui-là ! Nous l'avons vu avant toi !

ALFREDO (sourd) : – Nique ta mère !

RÉFÉRENCE : – Moi, je suis la Référence du corps qui s'achète ! Lui, c'est du corps qui se vend... Oui, m'ont achetée, moi, des sinistrés, des chance-lants, des avariés... des chefs de secte et de la barrette. Un cardinal, votre honneur, est mort entre mes cuisses et a sombré, mystique, avec ces dern i è res paroles : « Filioque procedit !... »

ALFREDO : – Nique ta mère !

RÉFÉRENCE : – On ne trahit pas sa mère – elle m'a élevée chrétiennement, la pauvre femme !

ALFREDO : – Nique ta mère !

RÉFÉRENCE : – On ne ni-que-pas-sa-mère, Alfredo ! Je ne me suis pas vendue aux présentateurs de télévision, moi, ni aux défenseurs des droits de l'homme, comme toi – des droits de la femme, passe encore ! Oui, un « prolo » m'a achetée... c'est vrai, je devais lui baiser la main, comme au Pape. C'était un trots... Comment ça s'appelle donc... l'érection permanente... Oui, c'est cela... un trotskiste ! Et ceux qui s'évanouissent au sublime dernier moment et qui appellent « maman », c'est le néant pour eux, vous comprenez... Dans le fond, ils adorent le néant. Le néant m'aime aussi, moi. *(Alfredo s'agite.)* Calme-toi Alfredo ! Les « camarades », ce n'est pas pour toi... Tu as perdu tous tes amis...

ALFREDO (en larmes) : – Nique ta mère !

RÉFÉRENCE : – Tu ne connais que les hargneux qui te la présentent comme un morceau de lard, une portion de tripes... et puis tu tournes toujours le dos... à la politique... aux bonnes affaires... aux bons placements...

ALFREDO : – Nique, nique, nique, ta mère !

RÉFÉRENCE : – Ah, mon Alfredo, ne sois pas malheureux comme ça ! Tu la reverras, ta mère ! Nous les femmes, c'est toujours l'Autre qui nous parle. On nous achète, mais nous ne nous vendons pas ! Ah, le grand Autre, un plâ-

trier de Sainte-Anne, mère de Marie, priez pour nous ! Il exigeait que je répète après lui comme une esclave (*Elle scande :*) « L'un l'a, l'autre ne l'a pas, mais ni l'un ni l'autre ne l'est. » Pas conciliant, le grand Autre ! Le signifiant, qu'il me dit une autre fois – il est revenu me voir –, vous ne connaissez pas ? Si, j'ai répondu, c'est un tarifé de la chtouille ! Ah, la chtouille, c'était le bon temps, le bon vieux temps, c'est comme le signifiant, ça se soignait facilement... une petite passe de trois minutes... et au bout du quai, la forclusion du nom du Père... on pouvait braver Dieu, dans ce temps-là !

ALFREDO : – Nique ton père et ta mère !

RÉFÉRENCE : – Horreur ! Horreur ! Ma chair à moi, dans ce temps-là, elle fut toujours intacte... vibrante. Un jour, rue Saint-Denis, un homme me racole... oui... pas moi, lui ! Une gueule de génie... On monte... « Genêt » qu'il me dit ! « C'est pour bénir ? » que je réponds. Je ne demande jamais leur nom aux clients – secret professionnel ! Genêt, Genêt. Bon, la Bretagne, je connais, je suis bretonne ! « Je veux comparer puis épouser ta langue, qu'il me dit, et il ajoute : Qu'est-ce qu'ils te demandent, les bourgeois ? » Et d'un ton « sacré-sucré-salé », il rajoute « ... quand ils viennent copuler ? » Je reste interdite. Pourtant, je me suis souvenu qu'on m'avait déjà posé la question, ceux du même acabit, en fait : ceux qui disent leur nom, les Joyce, les Flaubert, les Kafka... Bon... Une « passe » pour les bourgeois... passe... mais je ne suis pas une vendue ! Je ne vends pas la mèche. « Mais qu'est-ce que tu veux faire avec moi ? je lui ai crié en le secouant. Je ne renseigne pas, j'exécute ! » L'Ajonc ne répond pas. « Je t'allume quand même, petit garçon ! »... et qu'est-ce que je vois, Sainte mère de Dieu !... un tout petit nœud rose... comme dans les tableaux de bergerie, autour du cou des moutons... les tableaux qu'il y avait chez ma grand-mère à Paimpol ! Oui, parfaitement... une inégalable bouclette un peu fanée autour de son petit Jésus !... A sacrifier ! Non ! je suis chrétienne mais quand même... Et là, je lui fais remarquer : « D'abord pour les garçons, c'est bleu... ta mère ne te l'a pas dit ? – Pas connu ma mère. – Ingrat ! envahisseur ! Plantagenêt ! » Alors il s'est redressé, oui, et il m'a envoyé : « Je suis le dernier Grec que tu verras comme cela ! Je te volerai tes plumes... mais aime-moi quand même ! Après moi, je t'annonce les énarques, les chaisières de la Raison Moderne, les vincennagres, les sorbonicoles, les patentés du saloir – du savoir, pardon ! » J'étais étourdie d'extase. Il avait l'air d'un évêque, quand il causait ! Plus tard, j'ai compris que c'était là son sacerdoce. Je lui ai dit quand même : « Rentre tout cela et mets-toi à écrire ! »... Il paraît qu'il l'a fait !

Et c'est vrai, je les ai vu arriver, ceux qu'il m'avait annoncés, les saintes ouailles du synchrone, les hachés de l'intellect, les spermatiques de la piemère, les trop-tard, les trop-tôt du calcul, les avars du canal, les demeurés de la prostate, les raisonneurs du zizi... la Raison des latrines du bas empire... ô Vierge mère ! Je ne t'oublie pas, maman ! Tous ceux qui sont venus te voir, Alfredo, niquent leur mère !... inlassablement : c'est eux les vendus ! (*Soudain saisie d'angoisse :*) Je n'ai jamais niqué ma mère, moi !

(*Montrant les religieuses :*) C'est bon pour elles ! Elles sont comme la croix, elles affolent les nations en niquant la Sainte Vierge. On ne sait plus quoi faire d'elles ! A l'atome ! A l'atome !... Alfredo : pas nique ta mère ! Pas toi, métropolitite ! Ah, tu vas pourrir sur pied, mon sidaïque. (*Un temps ; puis, violente :*) Moi, je fais ma prière pendant, c'est plus sûr qu'un « préserv » !

Alfredo joue une courte mélodie sinistre:

RÉFÉRENCE : – Pauvre travelingue !

BLANCA : – Pauvre travelongue !

TOUTES DEUX : – Si ta mère te voyait !

ALFREDO (bas mais toujours aussi lugubre) : – On dit bien fils de pute ! (*Un temps ; puis à lui-même :*) Sire de la lune sombre ! Nique ta mère ! Nycthémère ! Nyctalope ! Nique-salope ! Petits mots de la nuit ! Je ne t'ai pas encore tué, papa ! Le verrou de la mort ne ferme qu'une porte ! Pa-pa !

Le vieux grimace.

BLANCA : – Pourquoi te révolter, mon ange ! Tu connais bien leur impuissance, aux hommes... c'est le plaisir. Plaisir et impuissance, c'est la même chose. Ne les maudis plus. Le plaisir, c'est leur lente agonie. Ne maudis pas les humains, ta mère, ton père !...

RÉFÉRENCE : – Il n'y a rien au bout de la nuit du plaisir, Alfredo.

ALFREDO : – Si, quelque chose ! La belle Idée ! Je ne les maudis pas. Je ne les plains pas non plus. Avec moi, ils ont connu la Femme. Je suis Elle, sa quintessence ! C'est pour cela que tous me cherchent et même quand ils s'y trompent, ils y restent... Ils ne me chercheraient pas s'ils ne m'avaient pas déjà trouvé é...e... mes baladins !

On dit que des pluies de soufre et de bitume se sont abattues, que tout est soluble, alors vous et moi, nous allons pouvoir ressusciter !

AVILA : – Tu es notre sœur de fesse !

MONA (aux religieuses) : – Et vous aussi, mes sœurs de la Sainte-Passe ! Asseyez-vous près de nous. Ensemble !

AVILA (caressant à la fois les prostituées et Alfredo) : – Nous ne sommes pas vos ennemies.

MONA : – Les cinq sens, au tabernacle !

ALFREDO : – Oh, caressez-moi ! Ils ne me caressent pas mes vilains, ils rêvent d'une Idée ! Caressez-moi. Tu me rappelles ma mère ! Je me suis perdu dans le pot du mal où gisait le serpent d'eau. (*Soudain, ne supportant plus la caresse :*) Tu me rappelles ma mère. J'ai vécu plus femme que toutes les femmes. Je suis épuisé. Plus pur que le néant...

Regardez mon cul de singe et mes yeux de hibou !... Adieu roses flottantes parmi les cendres de roses. Moi seul j'ai survécu à tous les goulags ! Par ma fureur d'Ève, par ma langue de sibylle, l'eau du déluge, une fois ébrouée, je proclame mon cul une rose de feu... (*Imprécatoire :*) Planquez-« la » vite, messieurs, sinon j'étrangle ! (*Au vieux :*) N'est-ce pas, papa ?

DIEU : – J'ai créé, je n'ai pas engendré... Et mon fils, lui... l'ai-je bien engendré ? (*Désignant la tête de momie :*) Regardez cette tête roulée dans une

serviette sale, ce trophée de la honte... ce n'est pas moi qui ai créé cela... je vous ai laissés libres... je me suis juste un peu rétracté... Moi aussi, j'ai saigné quand j'ai créé... on m'a dit que je n'avais saigné qu'après, sur la croix... dans mon fils... Non, j'ai saigné dès le début du monde. Oui, Mesdames, oui, Monsieur de la Haute-Jambe... oui, monsieur Adam... je n'en pouvais plus d'être seul. Ô mélancolie ! Suis-je encore un Saint ? Suis-je encore pur ? Après tout cela ? Après toute cette violence, comme si la mort pouvait quitter la vie ? Je ne suis plus en train d'être ! Toi aussi, je t'ai créé, mon Alfredo !

Libres, trop libres, je vous ai abandonnés à la liberté ! (*Un temps.*) Qui dira maintenant le secret du lieu sourd, la voûte de l'ombre, la pépite du destin final, qui finissait si bien la race des hommes : la mort et non pas l'extermination !

L'automate agite ses épaules et ses bras : il sent les ailes lui repousser.

Quoi ? Qu'as-tu mon Ange, tu refuses ma défection ? « Tu ne tueras point » demeure, non ? Tu veux exister encore ? Pour moi ? Ça n'en est donc pas fini de moi ?

L'automate soudain se transforme. Des ailes lui poussent, se déploient. Il se lève et va vers Alfredo qui s'agenouille, fasciné. Tous deux poussent un cri d'extase.

L'ARCHANGE GABRIEL : – Je te salue, Janus, tu es béni entre tous les hommes et entre toutes les femmes et le fruit de tes « entailles » est béni ! (*Le ventre du travelo se gonfle.*) Je sais que tu n'as pas vidangé ton âme par le bas-ventre !

DIEU : – Quelle dérision et pourtant quelle charité !... Liberté ! Liberté !

ALFREDO : – Ange terrible, tu fus ce que je deviens !

Il agite les épaules et les bras. Dieu ahane.

RÉFÉRENCE : – Quelles manières familières... et fanatiques !

AVILA : – Pourquoi lui ? Il n'y a pas plus vierge que nous !

BLANCA : – C'est une purification sémantique !... Sainte-Beuve, Sainte-Barthes... à vos Bulles !

MONA : – Vive Vatican III !

TOUS (*hormis Dieu*) : – Godot, caput ! (*Ils chantent :*) Caput mortuorum ! Vieille Terre, tu rêves encore de chair... Gloire à Dieu qui rêve encore de l'homme !

DIEU : – Rédemption, chantez-vous ? Mais ce n'est pas par le Dieu des forêts, celui qui se contemple d'être ! C'est lui qui a tenu la hache pour abattre les arbres, mais c'est moi qui ai poussé la sève jusqu'au bout du doigt des feuilles... Hélas, vous avez voulu trop me ressembler. Vous vouliez m'être !

TOUS : – Oui, Toi ! Toi ! Toi !

RÉFÉRENCE (*suivie de tous*) : – God – Godot ! Cot ! Cot ! Cot ! Coït ! Coït ! Coït ! Cot ! Cot ! Cot ! Cot ! Nous sommes les poules de Dieu !

BLANCA : – Oh, yes ! Il est trop vieux pour être éternel !

ALFREDO : – Je suis sûr que ce n'est pas lui qui m'a violé contre un bas

flanc... C'était bien le tueur des forêts... un foudroyant démon que j'ai consolé... Caritas ! (*Il ôte sa perruque en l'agitant :*) Carita !

Maintenant j'annonce de ma voix d'homme, de ma chair d'homme, que le temps peut ressusciter. Entendez-vous comme ma voix est sombre ? Entendez-vous le vent dans mes ailes qui vont se déployer ? ... Cela bruit grave.

L'ARCHANGE GABRIEL : – Tant que l'Espérance pousse, les ailes repoussent ! (*A Alfredo :*) Tu n'es plus Tirésias ! Dégonfle-toi, baudruche ! (*A Dieu :*) Tu vas retrouver tous tes Anges ! Jeûne encore un peu de l'homme ! (*A Alfredo :*) Dégonfle-toi ! (*Le ventre se dégonfle, les ailes se déploient en grand. Cris d'extase.*) Et le corps était âme et l'âme était corps... Et la Terre était Ciel et le Ciel était Terre... Et il y avait des Anges ! (*Il tombe en extase.*)

ALFREDO : – Abba ! Abba !

LES DEUX RELIGIEUSES (aussitôt imitées par les deux putains) : – Je vous salue, Marie, pleine de grâce, etc.

AVILA : – Regarde l'ancien roi fané. Il dévie...

MONA : – Il bat de l'aile. (*Elle rit.*) Il n'est plus vertical.

AVILA : – Il nous a trop aimées ! Sa momie ne lui sert plus à rien. (*Elle s'empare de la tête de la momie et la jette au loin.*) Et son chéri l'a trahi...

MONA : – Ivrogne qui ne sait plus parler à sa mémoire ! (*A la tête :*) Tu crois que la lumière était encore en toi, mais la lumière venait du Dieu, qui n'est plus...

AVILA : – Non, cette lumière ne vient plus de Dieu. (*Elle soulève la tête et la cogne comme un puching-ball.*) Hi-ro-shi-ma ! Que la lumière soit !

La tête devient incandescente.

RÉFÉRENCE : – Attention, elle irradie. Elle va sauter sur le zinc comme une truite.

BLANCA : – Tout est à refaire. Prions !

ALFREDO : – C'est leur nuit. Leur nuit de la mort lente. Elles aussi ont senti qu'entre âme et chair il y avait un lien plus profond que la haine et que la destruction. La grande prostituée de Babylone, c'était moi. L'impuissance faite Esprit ! A vous, mes filles, l'alpha et l'oméga. Le devenir du monde est égal.

RÉFÉRENCE : – Nous l'attendons, le céleste fiancé ! (*A Blanca :*) Rattache ton voile, sinon nous dérivons !

BLANCA (riant comme une sottie) : – Ça ne fait rien, laisse, j'attends Godot !... à Babylone... la grande prostituée !

RÉFÉRENCE : – C'était le bon temps, le bon vieux temps à Babylone ! On nous disait : Attends ! Attends ! et dans le métier on nous disait encore : Attends ! Attends ! et dans le métier on nous disait encore : Attends ! un jour, ce sera peut-être ton père ! (*Elle pouffe.*)

MONA (paniquée, sentant des ailes lui pousser) : – Tu crois que cela existe, les anges de cristal ?

BLANCA : – Des araignées, comme ta mère, oui !

RÉFÉRENCE : – Ah oui, le bon vieux temps. Notre mère, tu te souviens, Blanca de Custine : la sous-maîtresse montante... quand nous aussi nous étions en clôture... l'inspiratrice des peintres... Maintenant il n'y a plus de peintres parce qu'il n'y a plus de bordels... des grimaciers du losange, c'est tout... et plus de lumière sur la toile !

Les deux prostituées « dansent » leur ancien temps. Musique. Alfredo rêve, absent. L'Archange sent la fureur lui monter aux ailes. Dieu ne sait plus où il en est...

AVILA : – Ah, comme vous balancez vos hanches... on dirait nos encensoirs aux Laudes !... Êtes-vous encore des nymphes ? Vous occupez-vous encore des nouveaux nés œdipiens au Cithéron, ceux qui tuent leur père en Hellénie ?

DIEU (comme chassant les mouches) : – Taisez-vous, bavardez chauves-souris... Votre espoir me fatigue. J'ai trop servi !

RÉFÉRENCE (après réflexion) : – Je suis sûre que c'est ton fils qui t'a usé. (*Terrifiée* :) Mais pourquoi l'as-tu laissé faire cela ?

AVILA : – Ses assassins le cherchent toujours.

MONA : – Mais lui revient toujours.

BLANCA : – Il les nargue.

RÉFÉRENCE : – Il les défie.

L'ARCHANGE : – Allez, allez, je pousse vos corps comme des bouchons de liège sur l'eau. J'étends mes ailes sur vous. Écartez l'ombre de vos aisselles : poussent vos ailes !

DIEU : – Non, pas cela ! Pas d'ailes ! Je ne veux plus d'Anges.

L'ARCHANGE : – Laisse faire Gabriel, Father !... L'écorce des momies tombe comme l'écaille des platanes. Je fends l'air. Je suis l'Archange Gabriel. J'arrive à vous. Tournez-vous. Je sens bruire et palpiter vos ossements. L'omoplate, c'est là que ça pousse... comme les bois des cerfs dans le rut mystique... du velours, mes chéries ! Vos sexes sont arrachés... par des serres d'aigle. (*A Alfredo* :) Toi, c'est déjà fait... Dieu est au bout de son rouleau, mais vos ailes vont le bercer.

En effet, des ailes poussent aux religieuses et aux putains. L'Archange Gabriel les place autour de Dieu.

Balayez-le !

ALFREDO : – Abba ! Abba !

LES DEUX PUTAINS ET LES DEUX RELIGIEUSES : – Dieu, notre mère !

L'ARCHANGE GABRIEL : – Il n'y aura plus ni femme, ni homme... Il n'y aura plus d'enfantement.

DIEU : – Et si je meurs, il n'y aura plus de mort ?... A genoux, à genoux, mes Anges ! Nettoyez les cadavres. Ouvrez-moi la chaussée. Vous étiez des Anges des Ténèbres. Vous êtes des Anges de la Lumière !

Je me suis un peu trompé quelquefois sur mes actes. Je me suis quelquefois mésallié, mais surtout je me suis trop glorifié ! Pardonnez-moi, j'étais inexplicable... et l'on ne vous reconnaissait qu'à ce que vous me ressem-

bliez... Moi, je ne vous ressemblais en rien : autre chose qu'un homme...
 Quand je me suis incarné, j'étais encore plus inexplicable... Je me suis
 absenté. Je n'étais pas là... Laissez-moi encore rêver l'homme !

*On devine que les Anges, sous la conduite de Gabriel, chantent et martèlent
 la terre autour du corps de Dieu. Tous les présents – sauf Dieu – chantent en
 chœur :*

TOUS :

– Ô coups d'ailes,
 Ô tendre gerbe des étoiles !
 Dieu du cœur, si tu t'éteins,
 Père et mère sont anéantis.
 Une seule race : Alleluiah !

Un temps. Le martèlement continue.

Tout se rejoue,
 Si tu es bien le Dieu du cœur.
 La grande mise en scène,
 Tu la referas,
 Ô vieille horreur blanchie !
 Ô vieil honneur blanchi !
 Au fond de la destruction, cela :
 Quelque chose après la fin du monde...

*DIEU (balbutiant) : – Laissez-moi rire de ce que j'ai fait. (Il rit, tout le
 monde rit : un rire qui finit en hoquets. Puis continuant d'une voix très faible :)
 Je le ferais encore si j'avais à le faire !*

Une pause. Dieu s'échappe.

Je m'échappe ! Oh, une plume !

L'ARCHANGE GABRIEL : – Il sourit aux Anges !

TOUS EN CHŒUR : – Amen !

Tintamarre des cuivres jusqu'à l'obscénité.

Alleluiah ! Alleluiah ! Alleluiah !